LIRE, ÉCRIRE, PENSER ET CONSERVER

DANS UN MONDE NUMERIQUE

Quels devenirs pour la lecture dans un monde numérique ?

Mardi 29 novembre 2011 - Médiathèque de Poitiers

Agnès Macquin, directrice de la médiathèque de Poitiers

Merci de votre présence nombreuse à la médiathèque François-Mitterrand, à l'occasion de cette séance de qualité proposée par le Centre du livre et de la lecture. Je tiens à remercier particulièrement les intervenants appelés à s'exprimer ce soir : Mmes Belisle, Portevin, et M. Pierrot.

Sylviane Sambor, *directrice du Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes*

Merci beaucoup pour votre accueil, merci à vous tous d'être avec nous pour ce deuxième rendez-vous de ce premier programme intitulé « Lire, écrire, penser et conserver dans un monde numérique », que le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes propose avec ses partenaires, les principaux étant l'État et la Région, en étroite coopération avec la ville de Poitiers, avec sa médiathèque, avec l'espace Mendès-France où nous irons lors d'autres

rencontres en janvier, et aussi avec le soutien de la fondation lisboète Calouste Gulbenkian, qui a décidé de nous accompagner plus particulièrement au cours de l'année 2012.

L'objectif de ces manifestations est d'ouvrir la réflexion sur les multiples transformations induites par le numérique dans l'univers du livre et de la lecture. Plus que les réponses qui commenceront d'être ébauchées au fil de ces séances, notre volonté est avant tout de formuler un certain nombre de questions, de favoriser une réflexion la plus large possible ainsi qu'une prise de conscience sur les enjeux sociétaux liés à ces transformations. Nous essaierons pour cela de dépasser la simple opposition entre technophiles et technophobes, cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes à laquelle nous assistons aujourd'hui, pour essayer de mettre en perspective la complexité de ce nouveau monde qui se dessine sous nos yeux.

Dans ce nouvel environnement, que deviennent la lecture et la réception des textes, des idées, des imaginaires ? Ne faut-il pas d'ailleurs plutôt parler *des* lectures et conjuguer la lecture au pluriel, comme le préconise par exemple un récent dossier du Bulletin des bibliothèques de France paru en 2011 sur les métamorphoses de la lecture, disponible sur le site du *BBF* ? Quels nouveaux horizons cognitifs ? Quels nouveaux processus de création ouvre le numérique ? Comment inventer de nouveaux apprentissages de la lecture ou de nouveaux modes de lecture, de nouvelles pédagogies, et comment l'école va-t-elle ou devrait-elle intégrer cette nouvelle donne pour former de nouveaux enseignants et ce qu'on pourrait appeler de nouveaux cybermédiateurs ? Ne faut-il pas sinon redouter de nouvelles formes d'ignorance voire d'illettrisme dans la société de la connaissance, qui pourraient contrebalancer les formidables ouvertures que le numérique peut apporter à chacun d'entre nous ?

Telles sont quelques-unes des interrogations que nous allons essayer d'aborder jusqu'au 25 janvier, dans un premier temps ; puis d'autres moments seront proposés, sans doute avant l'été 2012, puis dans le courant du deuxième semestre. Le sujet de ce soir est le devenir ou plutôt *les* devenirs possibles de la lecture ou *des* pratiques de lecture dans le monde numérique. Avec nous, trois invités que je remercie très chaleureusement et que je vais présenter brièvement : Claire Belisle, Alain Pierrot, Catherine Portevin.

Claire Belisle, vous êtes ingénieure de recherche au CNRS, psychosociologue, chercheuse sur l'intégration des Technologues de l'information et de la communication (TIC) dans la Formation ouverte et à distance (FOAD), experte auprès de la Commission européenne pour l'évaluation des projets de recherche en multimédia éducatif, coordinatrice de l'excellent livre

intitulé *Lire dans un monde numérique*, publié aux Presses de l'Enssib en avril 2011. Ce livre réunit certains spécialistes figurant au programme de ce cycle de rencontres, telles Mmes Raja Fenniche et Alexandra Saemmer. Vous aviez déjà publié en 2004, aux Presses de l'Enssib, *La lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*.

Alain Pierrot, vous êtes grammairien, coauteur avec Jean Sarzana d'*Impressions numériques*, cofondateur de l'institut *If:lire*, dernier né d'un réseau d'instituts pour le futur du livre s'inscrivant dans le prolongement d'un institut qui existe à New York. Vous travaillez actuellement pour la société *i2S*, experte en numérisation, et vous êtes familier du monde numérique puisque vous avez contribué à l'introduction des techniques numériques chez *Hatier*, *Hachette Livre* et d'autres éditeurs.

Catherine Portevin, vous êtes journaliste, hier à *Télérama* où vous vous êtes longtemps occupée de littérature puis d'essais en sciences humaines et où vous avez également été chargée des numéros spéciaux, aujourd'hui chef de rubrique à *Philosophie magazine* dont vous avez récemment intégré l'équipe. Nous vous retrouverons le 25 janvier 2012 puisque vous êtes chargée d'animer la rencontre intitulée « Penser dans un monde numérique ». Il faut signaler qu'on peut lire, précisément dans le dernier numéro de *Philosophie magazine*, un entretien qui ne manque pas d'intérêt entre Julian Assange et le philosophe Peter Singer, tous deux australiens d'origine qui s'interrogent sur la façon dont le rapport à l'information façonne notre monde. Il y est beaucoup question d'Internet, notamment dans la première partie.

Permettez-moi d'apporter tout d'abord quelques chiffres pour donner la mesure de la révolution qui se déroule actuellement : la planète compte aujourd'hui sept milliards d'individus, plus de deux milliards d'ordinateurs et deux milliards et demi de téléphones portables, dont 13 à 14% de *Smartphones* permettant de regarder des vidéos, de lire et de naviguer sur Internet. On compte aussi, d'ores et déjà, plusieurs dizaines de types de liseuses ou de tablettes numériques. À l'heure actuelle, le service *Google.book* a numérisé entre dix et quinze millions de livres dans les grandes bibliothèques américaines mais aussi en Italie, en France ou ailleurs, tandis qu'*Amazon* et d'autres grandes librairies proposent des centaines de milliers de livres électroniques sur le Net. Outre ces aspects technologiques, il faut observer que les pratiques de lecture, dont on dit qu'elles ont aujourd'hui beaucoup diminué sur le papier, n'ont cependant jamais été aussi importantes si l'on inclut les nouveaux supports.

Comment la lecture évolue-t-elle dans ce nouvel environnement ? Ne faut-il pas complexifier notre représentation de ce qu'est lire ? Telles sont les questions auxquelles nous commencerons de répondre avec un exposé général de Claire Belisle.

Claire Belisle, *ingénieure de recherche CNRS, psychosociologue*

Je fais l'hypothèse que chacun de nous ici est capable de lire et croit savoir ce qu'est lire, voire serait capable d'en proposer une définition qui serait acceptable par les autres. Pourquoi dès lors sommes-nous rassemblés ici pour nous interroger sur les transformations, dans la lecture et chez le lecteur, qu'induit l'arrivée d'un monde numérique ? Nous vivons une période exceptionnelle car nous nous trouvons aujourd'hui à la croisée des chemins, comme ce fut déjà le cas en Occident à propos de la lecture au XIIe siècle, quand nous sommes passés d'une pratique de lecture exclusivement méditative et spirituelle à une pratique qu'on a appelée scolastique, en fait universitaire et réflexive. C'est une très importante complexification de la lecture qui a pris beaucoup de temps, entre le XIIe et le XVIe siècle. Puis est arrivée l'imprimerie, qui a transformé et favorisé l'apparition de l'aboutissement de cette évolution, à savoir la pensée humaniste. Avec celle-ci, la lecture prend une dimension critique qui va désormais permettre d'interroger non plus seulement la réflexion logique mais les fondements de ce qu'on est en train de lire.

Nous vivons à notre tour, en tant que lecteurs, un concours particulier de circonstances que le philosophe George Steiner, grand Européen, décrivait en 1988 comme un « enchaînement extrêmement complexe et fondamentalement instable de circonstances techniques, économiques et sociales ». Steiner s'exprimait ainsi en 1988 à propos du livre et de la lecture dans le supplément littéraire du *Times*, dans un article intitulé d'un mot qui n'existe pas en français et que je traduis par « La fin du règne du livre » ou « La fin de la lecture livresque » ; en anglais, '*The End of Bookishness'* , c'est-à-dire littéralement la fin de la primauté d'une certaine atmosphère basée sur le livre.

Onze ans plus tard, en 1999, Robert Darnton, actuellement responsable de la bibliothèque de Harvard, francophile, connu également comme spécialiste du XVIIIe, a publié un article qu'en France la revue *Le Débat* a repris la même année sous le titre « Le nouvel âge du livre ». Cet article a eu un très grand retentissement à sa sortie car Darnton y proposait d'inventer le livre numérique comme solution à l'édition des travaux et recherches universitaires, notamment en

sciences humaines. Il a une présentation particulièrement originale de ce que serait ce livre électronique.

La question n'est pas récente mais elle est cruciale. Les changements qui nous intéressent sont importants car ils interrogent en profondeur la conception jusqu'alors dominante de la lecture et de la culture. Jusqu'à présent, en effet, nos représentations de celles-ci étaient fondamentalement liées au livre papier. Certes, un certain nombre de pionniers ont de la lecture sur écran une expérience plus importante que sur livre mais ils ne sont pas encore très nombreux. Aujourd'hui, le livre papier n'est plus ni l'entrée privilégiée dans le texte ni l'accès principal à la culture. C'est parce qu'il y a cette dissociation, à mon sens, qu'émerge aujourd'hui la question du devenir de la lecture.

À quoi va servir la lecture si elle ne sert plus à donner accès à la culture ? Qu'en est-il d'une lecture qui ne serait pas arrimée à la culture ? Une lecture a-t-elle du sens si ce n'est pour acquérir la culture ? L'apport des historiens de la lecture et du livre, tels Roger Chartier ou Henri-Jean Martin qui ont souligné l'importance de connaître le passé pour penser le présent, est capital pour nous permettre de comprendre ce que devient la lecture aujourd'hui. Le passage de la lecture méditative à la lecture scolastique à partir du XIIe siècle, puis l'invention de l'imprimerie constituent ainsi des expériences éclairantes qu'il est bon de regarder de près pour comprendre la lecture d'aujourd'hui.

J'ai eu la chance de m'y intéresser à partir d'un projet auquel j'ai participé au début des années 2000, le projet DEBORA, qui consistait à mettre en ligne des livres du XVIe siècle. Cela nous a beaucoup fait travailler, puisqu'une fois arrivés à l'étape d'application sur postes, on nous a demandé en cours de projet de transformer cela en des accès à distance, ce qui avec la bande passante de l'époque n'était pas chose aisée…

Ces quinze dernières années, un ensemble de réactions et de réflexions vont faire suite à l'arrivée de la culture dans l'informatique, autrement dit à l'apparition des premières technologies dédiées à la lecture que sont les eBooks. Le premier a été commercialisé pour le grand public en 1998. La France sort le sien en 2000 avec la compagnie *Cytale*, qui ferme en 2002 sans avoir connu le succès du fait de l'éclatement de la bulle Internet. L'ensemble des modèles sortis et retransformés, soit en tout deux générations d'appareils, va s'effondrer et il faudra attendre un certain temps pour que se développent à nouveau des liseuses dédiées.

Or, depuis quelques années, des perspectives plus positives apparaissent. En surfant les usagers inventent la lecture nouvelle. Alors qu'au début des années 2000 on craignait d'assister bientôt à la fin de la lecture, à la mort du livre et du lecteur, actuellement de nouvelles habitudes de lecture voient le jour, notamment sur le Web, témoignant de davantage d'ouverture comme si la multiplication des supports avait permis d'en apprivoiser la nouveauté.

Je voudrais terminer cette introduction par une phrase du sociologue Cyril Lemieux à propos de Frazer : « Tant qu'on ne parvient à décrire une action que de façon négative, qu'on la perçoit comme irrationnelle, inadaptée ou exprimant un manque de quelque chose, c'est qu'on ne l'a pas bien comprise ». Il fait sien ce précepte du philosophe H.-G. Gadamer : « Le début de la compréhension, c'est que quelque chose nous parle. » Ainsi, je pense que nous entrons dans une nouvelle phase de compréhension.

Je voudrais insister d'abord sur le développement sans précédent des technologies permettant la numérisation de l'information. Le monde numérique est un monde qui a trouvé une solution, au moyen de l'informatique, pour numériser toute l'information, donc de traiter de façon identique des images, de la musique, des films et du texte. Cette numérisation va permettre, par l'application d'algorithmes et de solutions logicielles, de transformer, de transporter, de rendre accessible l'information comme jamais. Ce développement de l'informatique est lié à un taux d'innovation exceptionnel. Or, nous n'en sommes qu'au début, ce qui a des répercussions sur la formation et, bien sûr, sur la lecture. Pour plus de détails à ce sujet, je vous renvoie à une conférence prononcée par Gérard Berry au Collège de France (Chaire de technologie) en 2007, accessible sur le Net.

Ces changements dans le traitement de l'information sont lié à d'autres changements, sociaux et culturels, que l'on peut qualifier de tectoniques tant ils sont insoupçonnés. Nous ne voyons dans l'évolution de la technologie que la partie émergée de l'iceberg, mais ce qui se transforme sur le plan social est encore beaucoup plus important, notamment dans le domaine de l'éducation et du partage des connaissances. Même si l'impact n'est encore guère visible en France, les transformations à l'œuvre dans d'autres systèmes scolaires primaire et secondaire à travers le monde donnent beaucoup à réfléchir. Il en va de même dans l'économie, en l'occurrence celle du livre, de la presse et de l'édition, dans la communication et les réseaux sociaux. Enfin, de nouvelles valeurs s'imposent, comme l'échange et la transparence ; le cas d'Assange et de *WikiLeaks*, avec son idéal de rendre tout transparent,

nous interroge en effet : est-ce une valeur que nous voulons établir ? Autres valeurs promues : le gratuit et le partage, par le biais des logiciels ouverts, l'ouverture et la flexibilité, avec la mise à jour en permanence, mais aussi l'instantanéité, en vertu de laquelle dès qu'il se passe quelque chose sur la planète, *Twitter* le diffuse dans le monde entier, sans oublier la multiculturalité, à laquelle en tant que Canadienne je suis particulièrement sensible, surtout en ces jours où elle paraît sombrement remise en question…

Quelque rapide que soit l'évolution dans un monde numérique, tout ne change pas, en l'occurrence dans la lecture. Lire n'est pas naturel, cela requiert une organisation mentale dont l'apprentissage demande un certain temps. Lire fait partie de ce qui modifie le cerveau, au même titre que toute expérience humaine, surtout nouvelle. La question n'est donc pas de savoir si l'usage d'Internet change le cerveau ; il faut bien plutôt nous demander si nous développons, grâce à l'usage de cette technologie nouvelle, les capacités que nous avons envie de développer. Quand nous apprenons à lire, en effet, nous spécialisons une partie du cortex visuel, de sorte que cette partie n'est plus disponible pour les autres tâches visuelles. De fait, on a pu mesurer, chez ceux ayant appris à lire, une moindre compétence sur les tâches visuelles ne relevant pas de la lecture. Dès lors, si changer le cerveau a naturellement des conséquences, il nous appartient de choisir au moyen de quels instruments nous voulons le changer.

La lecture est depuis toujours instrumentée. Autrement dit, ce n'est pas la technologie qui marque l'arrivée de l'instrument dans la lecture. Pour lire, nous utilisons en effet les outils cognitifs que sont l'alphabet, le vocabulaire et la grammaire, mais aussi la séparation entre les mots, puisque les lecteurs professionnels qu'étaient les copistes n'avaient jadis pas besoin de séparer les mots. Lire, c'était alors lire plusieurs fois le même texte, dès lors déjà connu quand il venait à être lu. Les séparations entre les mots étaient inutiles, de même que les paragraphes. Tous ces outils de lecture se sont développés progressivement afin de transposer sur le support les compétences qui étaient autrefois celles des copistes, de façon à permettre à de plus en plus de gens de lire.

La question de savoir que faire aujourd'hui pour que de plus en plus de gens aient accès au savoir revient à se demander quelles références et habiletés actuellement de la compétence des conservateurs, des bibliothécaires et des documentalistes doivent être transposées sur le support, afin que de plus en plus de gens puissent se débrouiller avec de plus en plus de documents. Lire aujourd'hui est et reste une activité multiniveaux, car un texte peut toujours

être lu sur un plan soit logique, soit linguistique, soit sémantique, soit culturel, soit stratégique, etc. Enfin, la diversité des objets existait dès avant les débuts du monde numérique et ne fera que continuer à se développer. Voilà ce qui ne change pas.

En revanche, ce qui change, ce sont les représentations et les supports de lecture, ainsi que la compétence et l'acte même de lire. Avec le numérique, d'abord, le texte se dégage des livres. On ne va plus associer la lecture au livre mais au texte et aux outils pour les lire, notamment les outils multimédia. Mais avec l'écran on perd le contexte, et cela durera aussi longtemps que l'on n'aura pas mis sur le support les informations qui restent actuellement de la compétence des bibliothécaires. Lire aujourd'hui invite toutefois à une nouvelle expérience corporelle, avec de nouveaux repères sensoriels à mettre en place. On pense ainsi à l'odeur du papier, de l'encre en réalité, qui manque à beaucoup de gens… Plusieurs lectures vont se différencier : lecture utilitaire et pragmatique, ou lecture dynamique, plus focalisée, ou encore lecture professionnelle ou privée…

Nos représentations sous-jacentes de la lecture changent elles aussi. Souvent, notre conception de la lecture est appuyée au papier alors que c'est au texte qu'elle devrait être liée. En outre, la lecture, dans notre expérience, est souvent liée à une posture corporelle particulière : nous avons appris à nous tenir droit pour lire, dans le silence et l'immobilité. En dépit des tableaux représentant des lecteurs en promenade, nous ne nous imaginons pas lire en marchant ni en sautant ni en dansant. Lire consiste aujourd'hui à interagir avec un écran, car nous ne passons guère de temps sans avoir une action sur le texte que nous lisons, ce qui change fondamentalement l'expérience de lecture. De plus, nous utilisons aujourd'hui la lecture comme intermédiaire pour autre chose, alors qu'on nous a souvent appris que la lecture était une fin en soi, voire participait de la construction personnelle. Cette pratique utilitaire de la lecture est pourtant incontournable aujourd'hui dans le travail.

On observe trois générations de supports de lecture. Tout d'abord, le premier *Cybook* de la société *Cytale*, sorti en 2000, et le *Franklin*, qui est déjà en fait un livre de deuxième génération, la première étant apparue en 1998. La commercialisation de ce modèle en France n'a jamais abouti car l'objet trop lourd, trop brillant, à la mémoire trop courte et à la batterie trop coûteuse. Ensuite apparaissent les livres à base d'encre électronique. *Sony* arrive le premier sur le marché mais s'effondre, faute de soutien de la part des éditeurs, et c'est finalement *Amazon*, distributeur et vendeur de livres, qui va réussir, en fabricant le *Kindle* aujourd'hui arrivé en France. Avec son écran lisible en plein jour mais pas dans le noir, le

Kindle apparaît comme le clone parfait du livre imprimé. Plusieurs modèles se présentent par ailleurs, dont le *Cybook Odyssey*, dernier né français de l'actuelle société *Bookeen*, qui a succédé à *Cytale*. Enfin, les tablettes de lecture, parmi lesquelles l'*iPad*, font leur apparition en 2010. Cet objet n'est pas spécialement adapté à la lecture, mais il a suscité auprès du public un regain d'intérêt non négligeable pour les supports électroniques portables consacrés à la lecture.

Pour travailler comme pour communiquer, lire est une compétence qui devient de plus en plus technologique**.** L'interaction que cette activité instrumentée implique apparaît de plus en plus complexe en raison de l'existence d'outils cognitifs tels que les visualisateurs, les dictionnaires, les moteurs de recherche, les traducteurs et autres bases de données. La lecture va vraisemblablement devenir une métacompétence, puisque lire va supposer l'aptitude à circuler dans une information très complexe et diverse. En outre, avec le passage au support numérique, nous allons prendre conscience de la complexité de l'acte de lire, des différents niveaux possibles qui le constituent, le décodage, par exemple, puis l'identification des mots, la compréhension et l'interprétation. Or, nous allons développer des outils spécifiques pour chacun de ces niveaux. Le cerveau change, en effet, car nous prenons de nouvelles habitudes en lisant, ce qui va solliciter en particulier trois capacités innées de notre cerveau, celles lui permettant d'établir de nouvelles connexions, de se spécialiser et de s'adapter.

Je voudrais terminer en abordant trois points.

Premièrement, le rythme de la lecture s'accélère. Ce constat n'est pas nouveau, car chaque fois que la lecture a connu des changements, on a déploré que les gens se mettent à lire beaucoup trop vite, sans rien pouvoir comprendre à ce qu'ils lisaient, comme de nos jours les lecteurs sur écran. Mais bien plus qu'un danger, il faut voir dans ce nouveau mode de lecture une évolution indispensable. Rappelons-nous, dans l'histoire de la lecture et du livre, l'effarement des lecteurs habitués à méditer, à lire plusieurs fois un texte avant de commencer à le comprendre, quand ils observaient les nouveaux lecteurs dire après une seule lecture d'un texte ce qu'ils en avaient compris. Aujourd'hui, si quelqu'un dit ce qu'il a compris après une lecture en diagonale, le même effarement apparaît. Pourtant nous sommes capables d'aller plus vite, notre cerveau s'adapte et il n'y a pas de limite à la vitesse des actes cognitifs. Il faut donc nous attendre à des changements dans ce sens. De plus, le numérique nous amène à vivre une nouvelle expérience du temps, car celui-ci, tel que nous le connaissons, nous est d'abord apparu pour organiser le travail agricole notamment, puis industriel. Or, alors que

nous avons pris l'habitude de vivre le temps avec des appareils qui le mesuraient et le découpaient, le numérique suppose aujourd'hui l'entrée dans une autre expérience du temps, où celui-ci n'est plus découpé par les appareils dont nous disposions jusqu'alors.

Deuxièmement, on pense que l'attention devient une denrée rare et que les jeunes d'aujourd'hui ne seraient plus capables de se concentrer. Bien que certains écrits aient associé les problèmes du trouble de l'attention diagnostiqués chez certains enfants avec leur excessive fréquentation de la télévision, il convient de rester prudent car il est des amalgames faciles et regrettables. D'abord, l'attention que nous connaissons et qui consiste à se concentrer sur un livre papier sans bouger, car une telle attitude permet censément le développement d'une pensée plus puissante, n'est qu'une certaine conception de l'attention. Selon une autre conception, en effet, la créativité requiert une multitude de stimulations sensorielles, qui suscitent la création de nouveaux liens et de connexions diverses. Or, ce type d'attention est très différent et tout aussi valable. Ainsi, la concentration consistant pour penser à se fermer aux stimulations sensorielles n'est qu'une forme parmi d'autres d'attention, parmi lesquelles l'attention « flottante », comme on a pu l'appeler en psychologie, autre mode susceptible lui aussi de produire des résultats non négligeables.

Troisièmement, le plaisir de lire est un plaisir appris, qui n'est ni instinctif ni spontané. Les psychologues apportent ici un éclairage utile car ils ont montré que toute expérience de plaisir résulte d'un apprentissage. Il faut, en effet, non seulement avoir développé un amour de la lecture à l'école primaire, mais encore avoir eu de la lecture une expérience réussie. Aussi s'avère-t-il inutile de motiver un enfant pour qu'il lise si ce qu'il lit ne l'intéresse pas. Dès lors, tant que vous n'avez pas construit une expérience de plaisir sur l'écran, vous ne pouvez pas trouver de plaisir sur l'écran. Les jeunes qui trouvent du plaisir à lire sur écran l'éprouvent aussi parce que c'est une façon pour eux de se distinguer des adultes.

Avec le passage du papier à l'écran, il nous faut donc transformer le plaisir de lire en mettant en place de nouveaux repères sensoriels correspondant aux nouveaux supports de lecture, et en gérant l'interaction, puisque la lecture sur écran sera une lecture dynamique. En ce qui concerne la littérature numérique, permettez-moi de vous recommander la lecture du livre de Philippe Bootz et Alexandra Saemmer, qui rend compte d'une recherche menée actuellement afin de comprendre cette littérature qui éveille tant d'interrogations. Ainsi, qu'advient-il du lecteur dans la littérature numérique ? On peut parler en ce cas de « lecture d'immersion ».

Or, ce qui est à l'œuvre dans un tel rapport du lecteur à ce qu'il lit n'est pas sans ressemblance avec la pratique des jeux vidéo par certains aspects.

Quoi qu'il en soit, la lecture reste l'un des moyens spécifiques d'accéder au langage, qui est, rappelons-le, une expérience spécifique de plaisir en tant qu'être humain.

Sylviane Sambor

Je vous remercie pour cette première approche très positive, qui nous fait évoluer dans notre propre conception de ce nous appelons lecture, qui n'est en effet pas exclusivement reliée à la littérature. Il faudra revenir sur cette question d'une expérience de plaisir impliquant un apprentissage. Celui-ci, en effet, est-il réellement organisé ? Ne faut-il pas penser et travailler à mettre en œuvre une complémentarité de ces différents types de lecture ? Nous y reviendrons certainement.

Alain Pierrot va prolonger cette première présentation à partir de son expérience du monde de l'édition numérique. Il sera notamment amené à expliquer les motifs qui l'ont poussé à créer l'été dernier, avec Samuel Petit, l'institut *If : lire*, ainsi que les objectifs et la pertinence de cette toute jeune association. Il convient de signaler qu'il s'agit en France d'un institut « pour le futur de la lecture et de l'écriture », ce qui n'est pas tout à fait comme aux Etats-Unis où Bob Stein avait fondé, il y a de cela quelques années, un premier institut de cette lignée qu'il avait qualifié d' « institut pour le futur du livre ». *If : lire* devrait en particulier s'attacher à développer des actions de recherche et à renforcer des réseaux nécessaires ou utiles à la création et à l'utilisation d'œuvres numériques impliquant lecture et écriture dans des buts artistiques, didactiques et scientifiques. Pouvez-vous préciser quelque peu ce projet ?

Alain Pierrot, *conseiller pour* i2S*, cofondateur de l'institut* If :lire

La genèse de ce projet provient d'une relativement longue histoire, entre lecture, écriture, édition et techniques numériques, puisque j'ai quitté l'enseignement en 1984 pour aller faire de l'édition sur support numérique et travailler à l'introduction des techniques numériques dans l'édition. Je suis moi aussi convaincu que les techniques numériques sont une opportunité et plutôt un avantage. Ce qui m'a amené, dès 2001, à présider la conférence sur l'eBook au salon du Livre.

Nous avons créé *If : lire*, Institut pour le futur de la lecture et de l'écriture numériques - association loi 1901, parce que nous sommes convaincus que tout n'est pas gagné dans la lecture et le numérique. Nous devons encore mener une bataille longue et difficile contre des compagnies technologiques, des entreprises commerciales, et aussi promouvoir cet apprentissage du plaisir de la lecture et des avantages liés au numérique. Il manquait un lieu pour cela.

Dans l'écosystème du livre, on oublie souvent deux acteurs importants du phénomène anthropologique qu'est la lecture et l'écriture : d'une part les auteurs, au sens très large du terme, c'est-à-dire des gens qui se portent garants d'un point de référence, d'un document, et d'autre part les lecteurs, auxquels on s'intéresse généralement très peu …

On considère généralement que l'eBook provient de l'expérience de *Cytale* (1998-2000), avec les premiers lecteurs matériels, mais Bob Stein a en fait commencé à faire un outil dès 1990, qu'il a appelé l'e*xtended book*, ou « livre augmenté ». Et deux années avant, je commençais à travailler à un lecteur mobile *Data Discman* de *Sony*. C'est là, pour la première fois, que le terme d'eBook est apparu…

La lecture et le numérique posent de nombreux problèmes de définition et de sémantique. Je suis un ancien linguiste, plutôt tourné vers la philosophie du langage, et force est de constater que les termes utilisés sont davantage des notions que des concepts opératoires. Or, la lecture et le numérique ont en commun le même fondement : l'écriture. On ne peut travailler en numérique avec un ordinateur sans écrire du programme. Comment écrit-on un programme ? Comment le relit-on ? C'est probablement en 1982 que j'ai touché pour la première fois à une machine programmable, avec un langage HP très spécial. Peu après, j'ai appris à programmer sur les ordinateurs en langage BASIC.

L'écriture et la lecture ont toujours une affaire de technologie, depuis le calame taillé en biseau des Mésopotamiens, la technique consistant à porter des signes au moyen de sceaux sur de l'argile que l'on fera cuire ensuite. L'écriture n'est pas l'expression d'une faculté naturelle, elle suppose une médiation technique par des outils et donc des apprentissages. Mais cela passe d'abord par l'écriture, par laquelle des documents auront une pérennité et pourront être relus. À l'époque de ma thèse en linguistique générale, j'ai dû me battre contre IBM et ses imprimantes à boule Xerox pour avoir par exemple du grec accentué, mais aussi pour avoir tous les symboles dont j'avais besoin pour écrire de la logique, de la linguistique, de la grammaire. Déjà une affaire d'écriture et de technologie…

L'arrivée de l'ordinateur n'a rien arrangé : les arts de la lisibilité et les informaticiens, cela faisait deux. Que pouvait-on alors écrire ou lire sur un ordinateur? Si on avait de la veine, on pouvait lire des caractères - donc du texte - plutôt que du binaire, mais par contre on était chez IBM et c'était en code EBCDIC, ou en code ASCII restreint : de A à Z, majuscules et minuscules, apostrophe, crochet, accolade, mais pas question de mettre le moindre accent…

L'histoire de la lecture sur écran a démarré de manière foudroyante, vers 1984, avec l'arrivée d'une première révolution technique pour le confort de lecture trois ans plus tard, grâce au *Macintosh*. Si vous voulez avoir du plaisir à lire, il faut que le texte soit lisible et confortable. Cette première révolution a ainsi consisté à passer des écrans tremblotants jaune verdâtre ou brun marronnasse vaguement orangé de l'époque à un écran graphique, avec du noir sur fond blanc, ce qui a beaucoup plu dans l'édition. *Apple*, avec l'aide de quelques autres sociétés californiennes, s'était dit qu'il fallait pouvoir écrire les mots de toutes les langues, et pour cela travailler avec les typographes pour écrire correctement tous les caractères, en noir sur fond blanc parce qu'il y avait un véritable marché de l'écriture.

L'apparition du traitement de texte, qui a contribué à lancer l'informatique personnelle, a également changé la vie des entreprises. Car lire, c'est aussi lire des chiffres. On est ainsi rapidement passé des machines imposantes des débuts à des outils qui permettaient de calculer : les tableurs. Je me souviens du temps où, chez Hachette où je travaillais, il y avait des petits ouvrages qui se vendaient très bien chaque année : les tables de logarithme, utiles à pas mal d'ingénieurs, puis les règles à calcul. Mais qui aujourd'hui utilise une règle à calcul, consulte une table de logarithme ou un horaire des marées ?

Il y a ce que les Américains ont appelé le *need to know*, ce que vous avez besoin de savoir, qui implique une lecture et une écriture utilitaires, et le *nice to know* ou *to have*, agréable à savoir ou à avoir. Cela correspond, dans l'édition, à des pratiques de création de produits. On ne lit pas de la même manière quand on lit professionnellement ou pour le plaisir. La lecture est multifacettes, et ce n'est pas l'objet qui induit le mode de lecture, mais un rapport complexe, social, d'où l'intérêt aujourd'hui des médias sociaux.

Petit test : quand on parle de livres, on parle tout de suite de romans, quand on parle de romans, on parle de Proust et de Gaston Gallimard, qui a raté *Du Côté de chez Swann* notoirement. Mais est-ce une lecture plaisir ? Combien de gens aujourd'hui lisent Proust pour le plaisir ? Les premières lectures en sont surtout professionnelles, c'est l'étudiant ou le lycéen avancé à qui on remet un Proust entre les mains. Et le professeur qui prépare son cours

ne lit pas Proust de la même façon que quand il le fait pour le plaisir. Cela m'est arrivé souvent d'aller chercher des exemples pour des cours dans des livres que j'aimais bien. Mais c'est une autre manipulation technique de la lecture. Je ne pouvais pas lire confortablement. Il m'arrivait de faire de la recherche statistique en linguistique mais je ne pouvais pas non plus en même temps lire confortablement. Difficile bascule d'un mode de lecture à un autre, comme dans cette expérience commune d'utiliser une encyclopédie pour aller chercher une information (*need to know*) et de se retrouver à feuilleter de jolies photos, passant de la linéarité du texte à un mode transversal.

Ce ne sont donc pas l'ordinateur ou l'hypertexte qui ont induit ces divers modes de lecture très pratiqués. Le « mauvais » lecteur lit linéairement, avec difficulté ; le lecteur universitaire prend un livre, ne le lit que rarement intégralement, va droit aux outils techniques et cognitifs que sont les tables des matières, sommaires, index et titrages, pour aller directement au passage qui l'intéresse. Autre exemple de lecture « à sauts et à gambades », les anciens manuels d'informatique.

Dans un manuel un peu épais d'un logiciel ou d'un appareil technique, vous ne lisez pas tout de A à Z mais seulement le passage qui vous intéresse. C'est uniquement l'apprentissage qui vous forme à cette façon de lire, comme j'essaie de l'enseigner à mes étudiants à qui, au bout d'un moment de fréquentation de ma discipline, je recommande d'aller au-delà de la lecture ponctuelle de leur manuel. Je leur suggère d'aller piocher telle information là où la table des matières leur apprend qu'ils vont la trouver, de lire quelques chapitres linéairement, mais aussi la préface, parce que le texte a été écrit par quelqu'un qui avait une méthode.

Que nous a apporté la lecture numérique ? D'énormes choses. Les premiers ouvrages qu'on a donnés à lire sur écran, dictionnaires et encyclopédies, s'y prêtaient bien. Pour cela, le numérique a même représenté une révolution totale. J'ai contribué à l'édition du dictionnaire Oxford-Hachette bilingue. C'est le premier de ce style où on a utilisé les statistiques linguistiques, de façon à ce que les lexicographes puissent travailler avec un nouveau mode de lecture, à partir d'un corpus numérique de journaux qui devait être lisible sur écran et manipulable avec des outils permettant des concordances automatiques. Cela nous a conduits à faire dans les années 90 un dictionnaire très utile (version électronique sur CD Rom), qui vit encore et peut être mis à jour en fonction de données linguistiques écrites qui sont devenues disponibles et qui sont restituées. Cette révolution a ainsi permis un changement complet du statut du texte écrit et de la lecture.

À la même époque, aux États-Unis, on a commencé à vouloir utiliser l'ordinateur pour faire de la création d'œuvres nouvelles. On parlait énormément de multimédia interactif, il y avait des recherches dans le domaine du jeu, par exemple. C'est alors qu'une série de fous furieux californiens, dont un certain Bob Stein, s'est emparée de l'outil Macintosh, d'un autre outil qui s'appelait Hypercab, qui permettait de faire de la programmation, et a entrepris de se dire : « Que serait le livre dont je rêverais sur un certain nombre de sujets ? » Et il a inventé non seulement un certain nombre de ces livres, mais également un outil à mettre à disposition des enseignants et des auteurs pour les écrire. Cela s'est appelé l'*extended book*. C'est à cette époque que je l'ai connu.

Il a réalisé quelques livres assez remarquables parmi lesquels un de ses plus beaux ouvrages, qu'il n'a pas réussi à mener jusqu'à l'édition, était un *Macbeth* comprenant le texte de la pièce, des vidéos, les films de Roman Polanski et d'Orson Welles. Autre changement dans le rapport au texte : il avait déjà imaginé alors de faire une sorte de karaoké de texte pour que le lecteur puisse essayer de prononcer les répliques enregistrées. Une lecture numérique de ce style change effectivement le rapport du lecteur à l'auteur, et à l'éditeur.

On a tendance à penser que la lecture pour le plaisir ne peut être qu'une lecture silencieuse, personnelle, où l'on va se cacher dans un coin pour s'immerger dans un livre. Mais la plupart du temps, si on analyse anthropologiquement et sociologiquement la lecture, on fait de la lecture utile, de la lecture de partage, de réutilisation. C'est à mon sens le pire dévoiement de la propriété intellectuelle que de dire qu'une œuvre de l'esprit qui a été publiée doit être soumise à une interdiction de copyright et une interdiction de reproduction. Ce que vous donnez à lire, c'est un don qui doit pouvoir être réutilisé librement.

Petite anecdote qui continue à me faire beaucoup rire : à l'époque de mon travail sur le dictionnaire, notre principal concurrent, *Larousse*, s'est vu attaquer par un éditeur peu recommandable qui pillait beaucoup *Larousse* pour en faire un autre dictionnaire. L'affaire a été portée devant les tribunaux en contrefaçon. Les avocats de *Larousse* ont un peu abusé et essayé de plaider que l'éditeur les avait contrefaits mais aussi qu'ils avaient droits sur les définitions. Heureusement ils sont tombés sur un juge plein de bon sens qui les a déboutés, disant qu'une définition était un fait de langue, un bien commun utilisable par tous. On en revient à la question de la gratuité de la diffusion sur le Web. La lecture numérique est un énorme outil d'appropriation du message, du document, de la culture, en vue de leur

réutilisation. Le copier-coller qui fait tant rager les enseignants à cause du mythe de l'originalité est ainsi une fonction à respecter.

Sylviane Sambor

Vous rappeliez qu'avec *If : lire*, vous alliez beaucoup vous intéresser à l'auteur, que l'auteur est celui qui se porte garant d'un document. Or, au fil des siècles, un certain nombre de règles ont été instaurées justement pour garantir le statut de l'auteur…

Alain Pierrot

Il ne faut pas confondre deux aspects. La notion d'auteur est historique et n'émerge guère, avec un auteur qui signe son œuvre, qu'à la fin du XVIIIe siècle. Elle est peut-être en train de devenir largement caduque à la faveur du numérique, mais pas forcément pour tout. Etymologiquement, l'auteur est celui qui se porte garant d'un texte. Nous passons du langage oral au langage écrit afin de laisser une trace mémorielle, qui ait une certaine durabilité. L'origine du langage venant largement du calcul et du contrat, cette trace apparaît comme une convention partageable par des gens dans le temps et dans l'espace. Pour moi, l'auteur est essentiellement l'auteur d'un document. Or, un document peut émerger sans avoir un auteur au sens où on l'entend. Ce n'est certainement pas une propriété intellectuelle. C'est quelque chose qui doit servir, à un moment ou à un autre, à partager une expérience par le biais du langage et de l'écriture. Il me prend donc l'envie de dire aux auteurs qui aujourd'hui sacralisent leur texte qu'ils devraient le mettre sous cloche et interdire qu'on y touche… Dans le cas de la lecture plaisir, le plaisir est souvent décuplé parce que vous allez avoir envie ensuite d'en parler avec vos amis. Le texte déclenche de l'action. L'auteur a le droit de dénier une modification faite à son texte, mais s'il est publié, c'est qu'il a l'intention de le rendre public.

Sylviane Sambor

Il y a une marge entre le sacraliser et simplement souhaiter le laisser intouché. Cela pose un certain nombre d'interrogations pour certains types de textes ou de productions.

Alain Pierrot

Il est clair que pour un manuel technique, il vaut mieux que le texte que j'ai entre les mains soit assez fidèle à ce que les ingénieurs ont voulu écrire pour m'aider à faire quelque chose ! Si cela doit aider, par exemple, à serrer correctement les freins d'un train, et si le document est mal écrit, avec des erreurs de conditionnel, alors le cheminot aura des difficultés à comprendre le manuel et son train dépassera les butoirs, comme à la gare de Lyon il y a quelques années... Le pauvre type a été sauvé par ses avocats qui ont fait remarquer que beaucoup de gens normalement constitués auraient fait la même confusion que lui dans la procédure. Il faut dans ce genre de cas disposer d'outils qui garantissent de tels périls de texte.

Avec le numérique, on donne au lecteur de plus en plus de droits de s'approprier le texte. Cependant, tous les documents n'exigent pas l'autorité d'un auteur, tandis que d'autres demandent à être investis par le lecteur de manière beaucoup plus forte. Nous vivons une époque passionnante où nous sommes forcés de nous poser ces questions qui, en effet, ne sont plus l'apanage d'une profession hyperspécialisée, les metteurs en page. Comment traduire un manuscrit d'auteur, stipendié ou créatif, le mettre en forme, comment en fait-on un document pour être sûr qu'il sera reçu par un public de manière efficace ? Aujourd'hui, la lecture sur écran passe par de nombreux de choix à faire, la connaissance technologique donnant plus de responsabilité au lecteur pour savoir ce à quoi il à affaire.

J'en reviens à cette révolution extraordinaire de l'encyclopédie grâce à la lecture numérique. Aujourd'hui *Wikipedia* est un OVNI intellectuel, une encyclopédie foisonnante, quasiment autogérée, avec des corrections pratiquement constantes et pourtant traçables. On est en train d'inventer avec *Wikipedia* un nouvel outil de connaissance, une connaissance quasiment organique et vivante qui exige bien entendu un nouvel esprit critique. Je suis agacé que certains interdisent à leurs élèves l'accès à cet outil. On trouve sur *Wikipedia* des âneries mais aussi des informations de bonne qualité. Pour une documentation de premier niveau, c'est la plupart du temps mieux que beaucoup d'autres choses… Pour avoir été responsable d'édition encyclopédique, je peux vous dire qu'il y a des blagues de lexicographes dans les dictionnaires, de pures inventions qui servent de traceurs pour repérer les emprunts des autres éditeurs! Il y a beaucoup de bêtises jusque dans l'*Encyclopédie Universalis* ou l'*Encyclopedia Britannica*, aussi ce qui compte avant tout, c'est de faire de nos lecteurs des lecteurs numériques critiques, ou plutôt simplement des esprits critiques.

Sylviane Sambor

Pouvez-vous, par rapport à cet institut *If :lire*, nous donner quelques exemples concrets d'actions mises en chantier ? Vous allez avoir un site prochainement, mais la nouveauté de votre association nous intrigue et nous voudrions avoir une idée du type d'activité que vous allez développer.

Alain Pierrot

Bob Stein a créé en 1999 un *Institute for the Future of the Book* à New York, dont il y a des équivalents en Angleterre et en Australie. Ce sont des organismes à but non lucratif essayant de faire émerger des outils utilisant le meilleur du numérique au service de la lecture, de l'écriture pour la création littéraire, de l'éducation et de la transmission du savoir. Parmi les actions qui ont retenu mon attention, vous connaissez tous les blogs ; avec *WordPress*, quelqu'un peut ouvrir sa page, publier des articles, ouvrir un espace que les gens peuvent commenter par ordre chronologique ou rétro-chronologique. Bob Stein a suggéré que ces commentaires puissent être écrits dans des marges, comme jadis au XVIe ou au XVIIe siècle, quand on imprimait des livres avec de grandes marges en prévoyant que les propriétaires ou leurs visiteurs y écriraient des commentaires. Il a donc proposé un outil basé sur *WordPress* adapté à cet usage, *Commentpress*. Ensuite, en Angleterre, on a encouragé une expérience de création littéraire : on a fait lire un texte de Doris Lessing par sept écrivains qui le découvraient et qui ont partagé leurs commentaires, leur progression de lecture, à l'aide de *Commentpress*. C'était une expérience de lecture collective, fusionnelle. Nous voudrions faire la même chose en France. D'un point de vue technologique cela pourrait se faire, par exemple, avec une société qui vient du monde des arts graphiques.

La lisibilité n'est pas la linéarité d'un texte, mais la mise en page, la mise en écran, cet espace à deux dimensions sur lequel s'informe le sens. Avec le numérique on gagne en flexibilité, notamment grâce aux outils de recherche sur écran, mais avec une encre électronique monochrome, il va falloir trouver une autre solution de représentation si l'ouvrage a été préparé avec des rubriques en lettres rouges. D'où l'importance de proposer aux industriels du logiciel et de l'informatique de respecter un peu plus les experts des arts de la lisibilité que sont les typographes et les metteurs en page, en mettant en place des outils pour faire entrer cela dans les normes CSS. Nous allons créer des groupes de travail technique pour proposer ce genre d'outils.

Nous proposerons également des conférences où nous présenterons de nouveaux matériels, et surtout de nouvelles expériences d'écriture collective. Je pense en particulier à un auteur qui a complètement intégré l'informatique, le multimédia et l'interactivité : Philippe De Jonckheere. Son site *Désordre* est beau, passionnant, émouvant, c'est véritablement un nouveau mode de lecture et d'écriture que le numérique et l'informatique rendent possible. On ne peut pas réaliser cela avec du papier. Nous rêvons, si notre association survit et si nous trouvons suffisamment de sponsors, de pouvoir offrir chaque année des bourses pour donner à des créatifs l'occasion de travailler et de montrer ce genre d'ouvrages. Autant de développements techniques que ne feront pas les entreprises, qui actuellement s'occupent de mettre la main sur les contenus et militent pour la prolongation de la propriété du droit intellectuel soixante-dix ans après la mort, de manière rétrospective sur les interprètes. Phénomène scandaleux dans l'économie de la connaissance et du savoir, car on est en train de privatiser ce qui était un bien commun au XVIIIe siècle.

Sylviane Sambor

Il va falloir malgré tout inventer de nouvelles règles.

Alain Pierrot

Certes, mais il paraît très important de trouver une juste mesure entre une idéologie ultralibérale, celle d'une partie des entrepreneurs du Web pour qui le marché est un *far West*, et une idéologie à l'inverse ultralibertaire. Au sein de l'association, nous voulons faire s'exprimer dans des conférences des gens qui réfléchissent au numérique et à l'humanisme pour que tous, les créateurs que sont les auteurs, les techniciens et les lecteurs, se débrouillent dans ce maquis sans s'y perdre.

Sylviane Sambor

Il faudrait développer la question des apprentissages, qui a traversé nos échanges. Sur ces questions des transformations de la lecture, après l'approche très positive de Claire Belisle, vous avez un peu nuancé le propos, Alain Pierrot ; c'est aussi le sens de votre institut qui va se battre contre certains périls comme les intérêts commerciaux d'un certain nombre de grands groupes. On peut faire référence à d'autres auteurs plus critiques encore sur ces questions,

comme Thierry Baccino ; je pense à sa contribution à ce dossier qui est en ligne sur le site du *BBF* « Lire sur Internet, est-ce toujours lire ? », où il pose la question de la concentration et de l'attention. En résumé de son article : « Depuis cinq mille ans et l'invention de l'écriture, la lecture réclame de l'attention. (…) La lecture sur des supports numériques relève de la pseudo-lecture, du butinage, du surf. »

Thierry Baccino est chercheur cogniticien à Paris VIII. Il dirige le Laboratoire des usages et technologies d'information numérique (LUTIN) et se penche depuis quelques années sur les phénomènes oculaires et cognitifs en jeu dans le cerveau au cours du processus de lecture. Il met l'accent sur cette attention dispersée du lecteur, ce dont témoigne par exemple l'utilisation des liens hypertextes. En janvier, nous accueillerons Véronique Draï Zerbi, l'une de ses collaboratrices. Nous accueillerons aussi une autre personne qui réfléchit à la question de la lecture numérique, Alain Giffard, qui n'est pas du tout un technophobe puisqu'il travaille dans ce secteur du numérique depuis des années, notamment à la BNF dans les années quatre-vingt-dix.

Alain Pierrot

Il était en charge, au début de la conception de la BNF, d'un projet de création d'un poste de lecture assistée par ordinateur, lecture savante, lecture commentée, projet qui a finalement été enterré. Il serait intéressant de se demander pourquoi donc cela a disparu des cahiers des charges dans ces années où l'on estimait pourtant important de conceptualiser un tel poste.

Sylviane Sambor

De nombreux textes d'Alain Giffard sont disponibles sur Internet, en particulier sur son blog, véritable bibliothèque d'essais. Alain Giffard n'hésite pas à parler non seulement de la perspective de ces nouveaux savoirs et accès au savoir offerts par le numérique, mais aussi du risque de nouvelles ignorances si justement on ne parvient pas à organiser l'apprentissage de ces nouveaux modes de lecture. Il va jusqu'à pointer les risques de désorientation, voire d'ignorance assistée par ordinateur. Si les lecteurs confirmés n'ont pas de difficulté à maîtriser le caractère hybride de la lecture numérique, en revanche un lecteur débutant dans une posture de simulation décalée peut arriver à un mode de lecture pauvre.

J'aimerais demander à Catherine Portevin de nous donner son sentiment sur les textes d'Alain Giffard, elle qui n'est pas spécialiste de la lecture dans un monde numérique contrairement à nos deux autres invités.

Catherine Portevin, *journaliste, chef de rubrique à* Philosophie magazine

Ce que Claire Belisle et Alain Pierrot ont dit chacun à leur façon, c'est qu'on a souvent tendance à parler des inventions technologiques comme si leur arrivée allait balayer toutes les pratiques antérieures. Or, on le sait, tel n'est pas le cas. La radio n'a pas tué le théâtre, ni la télévision le cinéma : pas de raison donc que le livre disparaisse. Cela va simplement supposer des réajustements et des spécialisations.

Ma petite légitimité à m'exprimer sur le sujet est celle d'une journaliste, profession de l'information parmi les plus amenées à se transformer à cause du numérique. Vous en voyez déjà les effets : des journaux papier ont aujourd'hui leur site et même des applications *iPad*. Dans les rédactions, il a fallu qu'on s'y mette, qu'on conçoive nous aussi ce qu'est la circulation de l'information sur le Net, et cela a profondément changé le métier. Même sans parler de *WikiLeaks*, ce qui nous entraînerait trop loin.

La grande question, quand je suis arrivée à *Télérama*, était la télévision à laquelle on a cru en tant que moyen d'émancipation des foules, de réelle démocratisation culturelle, ce qu'elle a été, tout le monde est d'accord là-dessus. Mais on était aussi en butte à de nombreuses enquêtes, principalement dans des écoles, sur la question de savoir comment les enseignants vivaient la concurrence de légitimité qu'apportait la télévision, qui elle aussi détient et transmet le savoir.

Certains professeurs innovants essayaient d'utiliser la télévision, le magnétoscope, parlaient de la nécessité d'apprendre à lire l'image. On sentait la crainte, devant ce nouveau média de masse, que la distance critique disparaisse au profit d'une consommation massive de lecture en quête d'information utilitaire, donc d'une lecture forcément discontinue, zappeuse. Mais tous ces termes-là étaient déjà ceux qu'on utilisait pour caractériser la télévision quand elle était mise en concurrence avec les médias de l'écrit. Déjà, il y avait des inquiétudes au sujet de l'attention, des temporalités si différentes, de l'accès au plaisir, à sa profondeur et pas seulement à la simple jouissance.

En lisant les textes d'Alain Giffard, je me pose une première question : d'où parlons-nous ? Vieille question… Nous parlons à partir de la pratique qui est la nôtre, de la compétence que nous avons acquise d'une lecture attentive, profonde, d'étude. Celle-ci étant conçue comme opposée ou complémentaire d'une lecture de butinage, de recoupement, d'association. Mais ces multiples lectures sont-elles vraiment complémentaires et peuvent-elles l'être si la capacité de lecture attentive, profonde, d'étude n'existe plus ? Une inquiétude est récurrente chez les professeurs et dans les textes d'Alain Giffard : avec cette capacité décuplée de lecture d'information que nous offre le numérique, ce système semble accessible à tous et pourtant il est adapté seulement à ceux qui excellent déjà à la pratique de la lecture.

Je n'ai pas la même perspective sur la question du droit d'auteur. Je me pose plutôt la question de l'identification de la source, qui est essentielle dans mon métier, peut-être la plus importante puisque les informations ont aujourd'hui tendance à nous parvenir sans que nous ayons eu besoin d'aller les chercher. En revanche, nous avons de plus en plus de mal à identifier la source. Se poser la question de la source quand on butine ou qu'on fait une lecture en lien hypertexte n'est pas aisé. On se retrouve dans une espèce de grande roue à livres, à pouvoir consulter des bibliothèques entières de documents à la façon des humanistes ! Il faut donc s'interroger sur l'acquisition des compétences nécessaires aujourd'hui pour pouvoir identifier les sources, juger de leur légitimité et de leur sérieux.

Alain Pierrot

Sur cela, j'ai tendance à raisonner beaucoup à partir de la notion de document, en particulier telle qu'elle est développée par Jean-Michel Salaün et le collectif qui a écrit sous le pseudonyme de Roger T. Pédauque. Il y a toutes sortes de documents possibles quand on nous demande de faire foi avec un horizon plus ou moins large. Si c'est un document légal, un contrat, il faut qu'il soit unique et en principe stocké par un tiers de confiance. On le ressortira pour le relire uniquement en cas de conflit. C'est un type de document, d'autorité du document très particulier. On peut remonter jusqu'à l'Antiquité, avec ces dômes de glaise à l'intérieur desquels on cachait le nombre de têtes de bétail sous forme de *calculi*, de petits cailloux. Il fallait briser l'enveloppe pour faire la preuve de ce qui avait été conclu au moment de la signature du contrat.

Peu importe l'identité de la personne qui a écrit un texte, si celui-ci ne sert que dans une transaction interpersonnelle très brève. C'est actuellement caricaturé avec les SMS et un phénomène comme *Twitter*, où il y a des énonciations qui sont très souvent un « reprint », c'est-à-dire une information rabâchée. Le contenu informationnel n'a en fait aucun intérêt : ce qui compte est que telle personne qu'on connaît s'exprime à tel moment. Si vous avez lu un peu d'éthologie, Konrad Lorenz raconte une histoire amusante : il avait élevé des oiseaux qui la nuit avaient de l'angoisse, aussi leur lançait-il un appel de temps à autre, simplement pour leur faire savoir « Je suis là, je suis là… » Il en va de même avec les téléphones portables. Les messages du type « T ou ? » n'apportent aucune information mais ressortent sur le plan social d'une demande d'intention, d'une présence au monde.

La lecture aussi évolue dans le temps. Le roman narratif du XIXe siècle est d'abord lu pour l'intrigue. On lit *Les Trois mousquetaires* pour savoir si Milady va gagner. Mais au bout d'un moment les œuvres qui tiennent ne sont plus lues pour l'intrigue. Vous allez peut-être lire pour découvrir des curiosités stylistiques. Vous allez peut-être lire de manière périphérique et faire entrer la personne de l'auteur dans le jeu. La lecture est un acte très social, très complexe, avec de multiples niveaux sur lesquels on peut jouer. Un peu comme dans une machine de Tinguely, on va bringuebaler dans tous les sens, d'un sens à un autre. Or, ce phénomène est rendu très complexe par le numérique et les liens hypertexte.

L'information qu'on lit sur le Web, de même, est de l'ordre de la conversation du café du commerce, elle n'a pas d'importance. Elle joue le même rôle socialement que dans ces pays où il n'est pas permis de parler de politique, ni de la famille, de la santé, ou du métier. Il ne reste plus dans la conversation que des thèmes comme le temps qu'il fait, les courses de lévriers…

Une bonne partie de nos actes linguistiques d'énonciation ou d'écriture sont des actes à portée sociale où le sens, la validité ou le caractère répétitif de l'information n'importent pas. En revanche, le jour où il y a un enjeu, on a besoin de l'autorité de la source, de prolonger la réflexion. Mais puisqu'on interagit socialement avec le langage, pourquoi ne le ferait-on pas de la même manière dans l'Internet, cet espace décuplé par l'abolition de la distance et de la temporalité ?

Sylviane Sambor

Tout cela est vrai pour un lecteur qui a déjà acquis une compétence de lecture structurée. On n'échappe pas à cette question de la double compétence de lecture. Du fait de ce premier apprentissage, nous avons été structurés par un mode de lecture linéaire et de ce fait nous apercevons certainement d'autant plus facilement les bienfaits et avantages de tous ces nouveaux modes de lecture non linéaires qui apparaissent avec le numérique. Mais *quid* du lecteur qui n'aurait pas du tout cette compétence première de lecture linéaire approfondie, en complément d'une vraie capacité de lecture hypertextuelle et numérique ?

Alain Pierrot

Je crois que le problème est pris à l'envers. Ce n'est pas un problème de technologie du numérique mais un problème de sociologie, de temps d'apprentissage.

Sylviane Sambor

J'en reviens au problème de la formation, que vous abordez dans votre livre, Claire Beslile. Comment faire pour que la lecture ne soit pas réduite à la simple localisation d'informations fonctionnelles ou marchandes ? Comment développer une lecture irriguée par la culture ? Vous posez la question un peu plus loin : « Quels sont les lieux pour une telle formation ? Comment peut-on apprendre aujourd'hui à lire, à filtrer l'information de façon pertinente, à comprendre et à interpréter de façon à pouvoir se repérer dans ce nouvel univers de l'information et de la connaissance ? » On n'est pas loin, même si vous n'êtes pas forcément toujours d'accord avec lui, de certaines choses que pointe Alain Giffard dans certains de ses textes. Si on met tout cela en place dans un contexte de ce qu'il nomme les « lectures industrielles », donc d'une économie de celles-ci, on arrive à une sorte de marchandisation non seulement des lectures mais même des lecteurs, comme on le voit avec *Google*.

Un intervenant dans la salle

Concernant la presse, il a été évoqué que l'apparition de telle technique ne ferait pas disparaître les précédentes. Pourtant, l'histoire des techniques est émaillée de cela. Les crieurs publics, les conteurs, les porteurs de glace ont disparu. Si l'on regarde la presse quotidienne

dans sa forme actuelle, je ne suis pas persuadé qu'elle ait un intérêt durable. Certaines choses devront peut-être disparaître ou évoluer. Pour le livre, la chose est peut-être un peu différente. Le livre n'est qu'un support, qui peut correspondre à beaucoup de choses. Dans un certain nombre de cas évoqués jusqu'à présent, on s'est beaucoup centré sur les dispositifs techniques. Or, pour sentir les évolutions possibles et souhaitables, il vaut mieux se centrer sur les usages.

Certains d'entre nous ont pu fréquenter des textes anciens de réflexion ; on note une différence frappante, qui saute aux yeux très vite par rapport aux textes modernes pré-numériques : c'est leur extrême brièveté. L'auteur va directement à l'idée centrale avec des argumentations précises, synthétiques, là où un auteur moderne dirait en une centaine de pages, voire plusieurs volumes, ce qui se disait jadis en trois ou quatre pages. Il y a aujourd'hui une certaine prolixité. Le numérique va peut-être permettre de revenir à d'autres usages, plus proches de ce qu'on a connu à des époques assez anciennes.

Autre exemple d'un usage tout à fait différent : l'actuel effet de fouille de données. J'étais persuadé que le vers « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire » était de Corneille, mais en préparant mon cours, je me suis rendu compte sur *Google* que Sénèque en était l'auteur, en utilisant quasiment les mêmes mots. Ces usages permis par la technique induisent un ordre différent de rapport à la lecture.

Je doute fort que la télévision ait apporté la démocratisation mais elle a apporté en tout cas des éléments de massification, et le rapport à la masse des lecteurs potentiels est très différent sur les réseaux qui se construisent par proximité. Certes on n'a peut-être plus le même genre de lien à la temporalité ou à la géographie, mais on a des formes de proximité nouvelles qui se créent, correspondant à des marqueurs sociaux différents. Il y a là beaucoup de pistes de réflexion sur l'évolution des usages de la lecture.

Claire Belisle

Je voudrais réagir sur ces questions de double compétence de lecture. On est capable de cette lecture linéaire qui permettrait la réflexion en profondeur et à la fois de cette autre lecture faite de sauts et de diagonales. C'est un mode de lecture qui est lié à l'école secondaire, là où il s'apprend actuellement, pour aider le jeune à raisonner et en même temps lui donner le goût des grands textes. Le problème n'est pas que cela n'aurait plus de raison d'être, car c'est en

réalité un exercice pour apprendre à penser, là est l'objectif. Or, les matériaux sur lesquels nous avons appris à penser et à partir desquels vous pensez pouvoir apprendre à penser n'intéressent plus les jeunes. Peut-être temporairement, mais beaucoup de jeunes sont allergiques à ces matériaux de base parce qu'il viennent du livre papier et parce qu'ils se réfèrent à des moments de la culture et de la civilisation qui sont très différents de celui-ci. Actuellement, grâce à la numérisation, nous vivons une période d'ouverture, de bouleversement, et ils ne comprennent pas que ce n'est pas là où tout se passe, ni qu'on ne leur apprenne pas à penser avec ces matériaux-là. Le problème est que les personnes qui sont en capacité ou en mission d'apprendre à penser ne manipulent pas ces matériaux qui permettraient aux jeunes de penser en profondeur. La lecture sur Internet ne s'oppose pas à apprendre à penser, au contraire elle recèle de fantastiques potentialités, mais encore faut-t-il savoir l'utiliser.

Je constate qu'une incroyable énergie est dépensée dans les universités pour tracer le plagiat : des colloques entiers sont organisés pour définir la bonne sanction, pour décider comment faire la police. Pourtant, en commençant par copier on peut apprendre à penser, car les grands créateurs ont toujours commencé par imiter. Bach et les romanciers du XIXe siècle ont commencé par copier, sont partis de matériaux existant. Sans doute est-ce la conséquence du fait qu'actuellement on ne se pose le problème de la copie qu'en fonction d'enjeux financiers.

Alain Pierrot

C'est une question d'enjeux de pouvoir aussi.

Une intervenante dans la salle

Quid de ces enseignants qui utilisent *Twitter* pour apprendre à lire et à écrire aux petits des classes primaires et leur donner envie de communiquer ?

Claire Belisle

Ils répondent à une partie du problème qui consiste à faire l'éducation là où est l'intérêt des jeunes, là où ils existent. Or, actuellement, ils existent à travers le numérique. C'est à cela

qu'il faut d'abord éduquer avant d'ouvrir à autre chose. Si on les éduque à un endroit où ils ne sont pas, c'est de fait très difficile. *Twitter* implique un usage assez élémentaire de la langue mais cet outil peut d'ores et déjà intéresser les jeunes et leur permettre d'en mesurer les limites, de leur faire imaginer ce qu'il pourrait y avoir d'autre, si l'on veut exprimer des choses plus complexes que ce que l'on peut dire en seulement cent-quarante signes.

Sylviane Sambor

La question de la double compétence reste posée. Or, dans ces différents modes de lecture, on n'acquiert pas tout à fait les mêmes capacités. Raja Fenniche, une autre de nos invités de notre cycle de rencontres, marque bien la différence et la complémentarité entre l'écrit linéaire, qui favorise un mode de pensée logique, analytique, qui avantage la démonstration, le raisonnement, l'argumentation et la synthèse, et la démarche cognitive utilisée dans l'hyperlecture qui s'appuie davantage sur une démarche intuitive, vagabonde, qui peut être source de créativité et favoriserait l'intelligence que certains appellent connectique. Il semble qu'on entrevoit là deux compétences qui se complètent et qui seraient peut-être formidables pour le futur pourvu que l'on trouve les modes d'enseignement appropriés à l'école, à l'université ou dans d'autres lieux de formation et que l'on parvienne à organiser un ensemble permettant de ne pas perdre une compétence au profit de l'autre.

Claire Belisle

Pour moi, ce ne sont pas deux types de compétences différentes mais deux modes de sensibilité, d'intelligence, car les compétences sont la mise en œuvre de connaissances dans une situation particulière.

Catherine Portevin

Des modes d'intelligence différents qu'on pourrait rêver de réunir chez les lecteurs de demain.

Claire Belisle

À partir de votre propre expérience, vous allez avoir une proximité plus grande avec certains supports, avec certains textes, avec certaines ambiances.

Une intervenante dans la salle, *professeur de langue*

Pour apprendre un lexique, il faut lire, lire, lire. Mon propos est d'apprendre aux élèves un langage, mais mon problème est qu'actuellement les jeunes subissent un effet de groupe, un effet de mode commercial. Ils n'arrivent pas à préciser leur pensée : ils n'ont pas le temps, inondés qu'ils sont par des médias de toutes sortes, télévision, ordinateur avec *Facebook*, téléphone portable... J'ai l'impression que je communique mieux avec ma fille via *Facebook* qu'à table dans la cuisine. Si je veux lui parler, c'est constamment par un instrument. Or, les jeunes sont surtout attirés par des images, de la vidéo, du visuel. Dans ce contexte-là, lire des livres qui permettent d'approfondir le lexique, l'expression, c'est très rare. Ils sont très difficiles à atteindre. On a du mal à les faire progresser dans leur propre évolution aussi bien dans la pensée que dans le langage parce qu'ils sont dans une sorte d'isolement et que tout est pris en charge par la *DS* et le commerce. Quand on lui supprime tous ses appareillages, ma fille lit toutefois avec plaisir…

Alain Pierrot

Dans mon enfance, on me disait que je lisais trop, on m'interdisait de lire en me disant d'aller jouer dans le jardin, et je vous assure que c'est excellent pour faire aimer la lecture, je me cachais pour lire… Vous touchez à des problèmes d'étendue de vocabulaire. Les langues qu'on a pu décrire avec très peu de locuteurs, très isolés, présentent un vocabulaire restreint lié à l'absence de communication. Les modes de communication comme les SMS ou le téléphone, même s'ils paraissent répétitifs, engendrent pourtant un vocabulaire, une communication. Nous sommes des êtres complexes avec des contradictions, notamment entre parents et enfants, qui sont en l'occurrence constructrices, d'un point de vue psychanalytique.

Une intervenante dans la salle, *professeur d'allemand*

En tant qu'Allemande et enseignante d'allemand, je retrouve malheureusement le même problème dans les classes. Lorsque j'interroge mes élèves pour savoir ce qu'ils ont vu la veille et ce qu'ils en pensent, ils sont seulement aptes à répondre que c'est bien ou mauvais, c'est-à-dire que leur capacité à exprimer ce qu'ils ont ressenti est très limitée, même à l'oral. Des multiples moyens techniques sont aujourd'hui mis à notre disposition avec le numérique. Or, dans ce contexte, l'allemand s'enseigne de moins en moins car tout le monde est persuadé que tout va passer par l'anglais, ce qui est dommage car deux clics permettent aujourd'hui d'être partout dans le monde et d'avoir accès à une information multilingue, pourvu qu'on ait appris une autre langue.

Claire Belisle

Avez-vous pensé à leur faire jouer une pièce de théâtre ? Je ne connais aucun jeune qui résiste au plaisir de jouer. J'ai appris l'espagnol en six mois ainsi. C'est imparable pour maîtriser la langue.

La même intervenante

Je ne les vois que deux heures par semaine, parfois une seule…

Claire Belisle

Il y a certainement des solutions pédagogiques à inventer. Souvent on ignore les centres d'intérêt des élèves. Quand ils regardent de vieilles séries en boucle comme *Friends*, par exemple, on pourrait travailler avec ce matériau car ils apprennent l'anglais en même temps. Il y a peut-être quelque chose de similaire en allemand…

Une autre intervenante dans la salle

Concernant la question de la disparition de l'auteur, un problème se superpose à celui de savoir de qui vient l'information, surtout à l'époque de *Wikipedia* : celui de savoir de quand date l'information. Nous avons l'habitude d'une lecture immobile, avec un texte qui ne

change pas, mais aujourd'hui nous avons une information continuellement mise à jour. Par provocation, je cite George Orwell qui en 1948 faisait réécrire les articles du passé à son protagoniste travaillant dans la rédaction d'un journal évidemment sous contrôle politique. Toujours dans *1984*, le dictionnaire devient, de modification en modification, toujours plus réduit pour permettre un meilleur contrôle de la pensée puisqu'un vocabulaire restreint limite les moyens de s'exprimer.

Alain Pierrot

Ces notions de flux et de perte d'information sont effectivement inquiétantes. Je raisonne avec la notion relativement floue d'horizon. Parfois, on a besoin d'un horizon très large. Les mathématiques sont probablement les objets de vérité les plus larges qui soient au monde car on a besoin de tomber d'accord sur les outils mathématiques.

Quand j'étais enseignant, certains collègues déploraient la baisse de niveau au baccalauréat. Or, quand ils avaient fait leurs études, dans des classes privilégiées, la littérature française commençait vaguement à Villon et se terminait grosso modo avec les frères Goncourt. Proust, lui, était plutôt réservé à l'enseignement supérieur car il avait de mauvaises mœurs ! Quand j'ai commencé à enseigner en 1976, on donnait du Char en classe de sixième et on posait dans l'enseignement secondaire des questions sur un large empan de littérature consistant, qui plus est, en une littérature difficile avec des auteurs tels que Duras ou Sarraute. On avait rajouté facilement cinquante ans de production littéraire foisonnante et non triée par l'histoire. Il s'agit dès lors de se poser sérieusement la question de l'ordre dans lequel on va proposer les savoirs et les savoir-faire aux enfants.

Autre exemple : l'enseignement de l'orthographe dans des langues où l'orthographe historique est chaotique, comme le français ou le grec moderne, représente des heures et des semaines de travail à ancrer dans le crâne des enfants des règles parfaitement aberrantes. Inspirons-nous plutôt de l'Allemagne, qui tous les dix ans fait une réforme orthographique appliquée par les enseignants, et où les enfants allemands échappent à ces heures d'apprentissage qui sont par exemple remplacées par l'enseignement de la musique, quasiment obligatoire.

Parce qu'on est connecté à Internet, outil de relation universel, on est soumis à un flux d'information désordonné et écrasant. Il va donc falloir que nous fassions des choix et notamment décider des démarches à promouvoir pour transmettre non plus des savoirs scolastiques mais des savoir-faire et des attitudes face au langage, à l'écriture et à la littérature, et trouver du plaisir à se documenter davantage à travers le texte écrit. Car entre le multimédia et la lecture, la lecture du texte écrit reste d'une rentabilité extraordinaire. Entre vingt minutes de journal télévisé ou vingt minutes de lecture d'un grand quotidien, il est clair que le nombre et la qualité des informations dans l'un et l'autre cas ne laisse aucun doute. Si l'on repense aux conférences du Collège de France, enregistrées le plus souvent en vidéo, il est difficile de les compresser avec la bande passante que nous avons, contrairement à une transcription en texte. On voit combien cette technologie de la lecture reste importante. Par rapport au langage parlé, en effet, tous les phénomènes de communication médiatisés par l'écriture sont un outil incomparable que nous voulons défendre, y compris sur les médias numériques. C'est aussi pour cela que nous avons créé *If : lire*.